

La dernière Victime du Germanisme

LE PEUPLE LETTON

Discours prononcés à la Salle de la Réformation, à Genève,
le 4 mars 1918, au cours de l'Assemblée populaire organisée
par le Comité suisse d'étude de la question lettone,

PAR

M^{me} ANNA KENIN,
MM. PIERRE BOVET, LOUIS FERRIÈRE,
BENJAMIN VALLOTTON
et FRANK THOMAS

Publié par les soins du
BUREAU DE PRESSE LETTON
PRO LETTONIA

ÉDITEUR :
IMPRIMERIE F. RUEDI, LAUSANNE
3, Rue des Jumelles, 3

1918

Les Publications du Bureau de presse letton

La Lettonie contre la menace allemande.

SOMMAIRE : Comité suisse d'études sur la question lettonne : *Un peuple menacé. Appel.* — Pierre Bovet, directeur de l'Institut J.-J. Rousseau, Genève : *Le sort de la Courlande et de la Livonie.* — Emile Doumergue, doyen, Monteauhan : *Pourquoi vient-on nous parler des Lettons ?* — Lokif Forel-Upeneec : *De Lettonie en Suisse.* — Appel : *La Lettonie.* — Rapport présenté à la III^e Conférence des Nationalités par Anna Kenin : *Le peuple Letton et la guerre.* — Alexis François, professeur à l'Université, Genève : *Riga ou le calvaire letton.* — Austra Osolin : *Le droit de la Russie ou le droit de l'Allemagne ?* — Charles Osolin : *Un peu de statistique sur la Lettonie.* — Austra Osolin : *Les Allemands à Riga et la question de l'annexion.* — *Contre les manœuvres allemandes.* — *Le duché de Courlande.* — *Un pas vers la paix.* Fr. 2.—

Pour la Lettonie libre et unie réunie à la Russie libre.

4.3096.
Par le Professeur Dr A. FOREL, membre du Comité suisse d'études sur la question lettonne et AUSTRA OSOLIN, directrice du Bureau letton d'informations (Bureau de presse letton) Fr. 0.50

Le droit de la Russie ou le droit de l'Allemagne sur les côtes de la Baltique ?

Par AUSTRA OSOLIN Fr. 0.75

Befreiung oder Vergewaltigung ? Des lettischen Volkes Frage an das deutsche Volk.

Par AUSTRA OSOLIN avec une préface du Prof. Dr A. FOREL.

1. Russland oder Deutschland ? Fr. 1.50
2. Selbstbefreiung oder Selbstvergewaltigung ? Fr. 2.—
3. Das Gebot der Stunde Fr. 0.75
4. Für ein freies Lettland im freien Russland ! Fr. 5.50
(Extrait de „Basler Nachrichten“.)
5. Die Ostsee-Provinzen Russlands Fr. 1.—
(Extrait de „Neue Zürcher Zeitung“.)

BUREAU DE PRESSE LETTON, BERNE

CASE POSTALE 92 TRANSIT

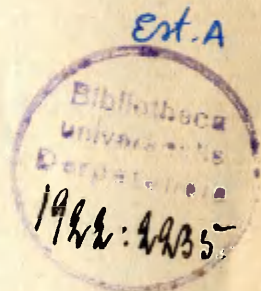
à M^r Pijp. Anna Kemmij

LE PEUPLE LETTON

La dernière Victime du Germanisme

LE
PEUPLE LETTON

Extrait de la Revue
« LA RUSSIE LIBRE »
MAY-JUIN 1918



4-A
48355

31523

ÉDITEUR :
IMPRIMERIE FR. RUEDI, LAUSANNE
3, Rue des Jumelles, 3

1918

LA LETTONIE ET LES PROVINCES BALTIQUES



SUPERFICIE :	
Courlande . . .	27.000 km ²
Livonie lettone. . .	22.000 »
Latgale	13.000 »
LETTONIE	62.000 km²
Suisse	51.000 km ²

POPULATION : 2.600.000 environ dont les Lettons forment :	
dans les campagnes.	95 %
dans les villes. . . .	50 %
à Riga :	
Israélites	6,50%
Polonais.	9 %
Allemands.	13 %
Russes	19 %
Lettons	42 %

Proportion des ILLETTRÉS parmi les recrues :	
Sibérie	77,3 %
Pologne.	76,9 %
Russie	55,1 %
Italie	38,9 %
Belgique	13,6 %
France	5,2 %
Pays-Bas	4,7 %
LETTONIE *	4,7 %

* Les barons germano-baltes : 9 % d'illettrés.



INTRODUCTION

Le Comité suisse pour l'étude de la question lettone avait convoqué pour le 4 mars 1918, à la Salle de la Réformation, à Genève, une assemblée populaire destinée à faire connaître au peuple suisse cette dernière victime du germanisme, le peuple letton. La réunion emprunta une émotion et une solennité particulières au fait que, le matin même du 4 mars, était parvenue à Genève la nouvelle qu'à Brest-Litovsk les représentants du gouvernement bolchevik venaient de conclure une paix qui abandonnait sans contrôle à l'Allemagne les territoires que les légions lettones avaient défendus jusqu'au bout avec tant d'héroïsme. L'immense salle se remplit d'une foule à la fois recueillie et vibrante. A la tribune, où les couleurs de la Lettonie encadrées de deux grandes croix suisses constituaient déjà à elles seules un appel éloquent, avaient pris place, avec les organisateurs de la réunion, des membres des corps constitués de Genève (Conseil administratif, Université, Consistoire, etc.), quelques représentants des colonies lettones en Suisse, des citoyens d'autres peuples menacés ou opprimés et diverses notabilités. Une carte de la Lettonie avec quelques données statistiques avait été distribuée à tous les assistants.

Les discours reproduits plus loin in-extenso nous dispensent de raconter cette belle assemblée, la première qui ait été organisée en dehors de l'ancien empire russe en faveur du peuple letton. Nous nous bornerons à constater l'attention très sympathique que la presse genevoise prêta à la réunion. Le *Journal de Genève* du 7 mars, la *Tribune de Genève* du 5 mars, notamment, lui consacrèrent des articles importants : la *Tribune* relevant surtout l'émotion de l'auditoire, l'ovation unanime faite à Madame Kenin, représentante du peuple letton — le *Journal* soulignant un mot prononcé par elle :

« Beaucoup étaient venus sans savoir grand chose des Lettons. Ils avaient entendu dire qu'il se commettait quelque part dans le vague lointain de la Russie une injustice nouvelle, qu'il s'y passait un drame, et ils étaient venus parce que, quand il se

commet une injustice dans le monde, il faut être là pour protester. On voyait la stupeur naître sur les visages et même des mouchoirs qu'on sortait des poches. Et alors est venue une femme de ce pays où il n'y a plus d'hommes jeunes, parce qu'ils se sont tous fait tuer pour la liberté, où même il n'y a plus de Lettons parce que le pays est vidé — de ce pays dont les nouvelles du jour annonçaient l'annexion. Elle a parlé simplement, d'une voix monotone, devant une assemblée dont le silence et l'attention indiquaient que l'émotion était arrivée à son comble. C'était tragique, cet appel des Lettons expirants aux Suisses épargnés. Et elle a dit alors, cette femme : « Genève est la conscience de l'Europe ».

Est-ce vrai ?

Qu'elle parle donc, Genève ! Qu'elle laisse bien cours aux sentiments de sa conscience, comme l'a dit si bien Frank Thomas qui a exprimé encore, à la fin de cette soirée mémorable, en quelques phrases puissantes les sentiments d'horreur et d'indignation de l'assemblée. »

Avant de soumettre à l'assemblée la résolution dont on trouvera plus loin le texte, le président donna lecture d'une adresse très sympathique du Cercle *Polonia* et de deux télégrammes, envoyés de Zurich et de Bâle par des Lettons de couleurs politiques diverses, protestant contre la paix de Brest-Litovsk et demandant pour les droits de leur peuple l'appui de la conscience suisse.

ASSEMBLÉE POPULAIRE DE PROTESTATION EN FAVEUR DES LETTONS

le 4 mars 1918, à la Salle de la Réformation, à Genève.

UN PEUPLE QU'IL FAUT CONNAITRE

Discours de M. Pierre Bovet

Nous vous avons convoqués ce soir pour vous parler d'un peuple dont les droits sont méconnus et l'existence même menacée : le peuple letton.

Le peuple letton est un petit peuple ; mais nous sommes tellement convaincus du droit que ces petits peuples ont, comme les nationalités plus nombreuses, à disposer eux-mêmes de leurs destinées, que, pour prendre en mains la cause de ce petit peuple, le peuple letton, nous avons fait appel à un peuple plus petit encore : le peuple de Genève. C'est à ce petit peuple que nous demandons de se faire entendre des grandes nations pour proclamer le respect sacré des petites nationalités.

Pour petit qu'il soit, le peuple letton n'est pas d'ailleurs une quantité négligeable. Deux millions et demi de Lettons, pourquoi cela ne compterait-il pas aussi bien que deux millions de Danois ou deux millions et demi de Norvégiens ? Avant les guerres balkaniques, la Serbie, la Grèce comptaient, elles aussi, deux millions et demi d'habitants ; nul ne songeait à nier leur droit à l'existence. Et nous, Suisses, y a-t-il si longtemps que nous avons dépassé ce nombre ?

Mais le peuple letton n'est pas seulement un petit peuple, c'est un peuple ignoré. Pourquoi ? Quelques mots d'histoire sont ici nécessaires. Au XIII^e siècle, à l'époque même où les franchises accordées aux gens d'Uri préparaient la formation de la Confédération suisse, les rives de la Baltique et notamment les bords de la Dvina étaient conquis par les chevaliers de l'Ordre teutonique, dans des guerres atrocement sanglantes. La population autochtone fut entièrement supprimée dans une des provinces, la Vieille-Prusse ; dans les autres, en Courlande notamment et en Livonie, elle fut asservie. Et — permettez que j'attire votre attention sur ce fait — cet assujettissement du paysan indigène letton au seigneur germanique étranger a duré jusqu'à ce jour. De même que l'alliance de Brunnen, en 1291, a posé la base des libertés qui nous permettent de nous réunir librement aujourd'hui, de même l'écrasement par l'Ordre teutonique de la grande révolte baltique, en 1281, a créé pour les Lettons cette situation inférieure, qui explique l'ignorance de l'Europe à leur endroit.

Il me sera bien permis de dire qu'il y a dans cette permanence, plusieurs fois séculaire, d'une situation inique — comme dans le fait inverse du développement magnifique qu'ont pris ailleurs des germes de liberté — un avertissement singulièrement éloquent aux peuples du monde entier. Vous que désole cette guerre, conséquence maudite de la criminelle annexion de l'Alsace, il y a 50 ans, du sacrilège partage de la Pologne, il y a 150 ans, ne permettez pas que le jour de la paix consacre d'autres violations du droit. C'est pendant des siècles que seront opprimés peut-être les peuples dont nous n'aurons pas su proclamer le droit à l'existence.

La barbarie sanglante du XIII^e siècle n'a rien qui nous étonne. La croisade contre les Albigeois, la conquête de l'Amérique espagnole, ont vu des scènes analogues, qui n'étaient pas le fait de conquérants germaniques. Mais quelque chose donne le frisson, c'est de constater que cette barbarie d'il y a dix siècles rencontre aujourd'hui des défenseurs et des apologistes. Il s'est trouvé, à la fin du XIX^e siècle, en Allemagne, des historiens qui, méditant sur ces guerres du XIII^e siècle, ont trouvé un seul reproche à leur faire : celui de s'être arrêté à mi-chemin. Ils ont eu le tort de ne pas tout détruire. « La nationalité illégitime d'un peuple d'esclaves, écrit Treitschke, s'est maintenue vivace en Esthonie, tandis que dans l'ancienne Prusse tout avait été extirpé. »

Ces sentiments que les pangermanistes font leurs, aujourd'hui, dans leurs projets de déportation des paysans lettons, ces sentiments n'ont pas toujours été ceux de tous les Allemands. A la fin du XVIII^e siècle, Herder écrivait :

« Le sort des peuples des bords de la Baltique constitue dans l'histoire de l'humanité une page triste. On frissonne d'horreur devant le sang qui a été répandu là, dans des guerres longues et sauvages, jusqu'à ce que les Vieux-Prussiens aient été presque anéantis, jusqu'à ce que les Koures et les Lettons aient été réduits en un esclavage sous le joug duquel ils languissent encore maintenant.

« Peut-être des siècles s'écouleront-ils avant qu'ils en soient délivrés et que, par respect pour l'humanité et pour compenser les atrocités par lesquelles on a ravi à ces peuples paisibles leur pays et leur liberté, on leur rende l'usage et la jouissance d'une liberté meilleure. »

Dans cette assemblée, où l'on dira sans doute quelque mal de l'Allemagne d'aujourd'hui, il me plaît de vous avoir fait entendre ce souhait de justice d'un Allemand, homme de cœur.

L'assujettissement des paysans lettons au XIII^e siècle s'est continué par l'organisation du servage au XVI^e siècle ; cette institution attachait le Letton à la glèbe et l'empêchait de s'établir dans les villes (voilà pourquoi, au cœur même de la Lettonie, il n'y a encore aujourd'hui dans les villes que 40 à 50 % de Lettons) en même temps qu'elle accordait au seigneur balte des privilèges de tout genre et mettait entre ses mains deux pouvoirs, ailleurs antagonistes, l'Eglise et le cabaret. Le cabaret, car le seigneur a le monopole des distilleries et s'enrichit en empoisonnant le travailleur ; l'Eglise, car le seigneur, en usant de son droit de patronage

nomme des pasteurs qui ignorent parfois la langue de leurs troupeaux, sans que, suivant un mot fameux là-bas, les brebis aient à se demander d'où leur vient le chien qui les garde.

Malgré le répit que constitua la domination suédoise au XVII^e siècle, malgré l'influence bienfaisante de missionnaires moraves, malgré les projets libéraux de Catherine II, ce servage a duré, dans les provinces baltiques, plus longtemps que partout ailleurs. C'est en 1917 seulement — il y a un an à peine — qu'ont été abolis les derniers privilèges féodaux. Il y a un an que la Lettonie est sortie du Moyen âge. Voilà pourquoi nous connaissons mal le peuple letton. C'est le dernier venu des peuples dans l'histoire. Il n'a ni roi, ni dynastie qui le signale à l'attention des manuels scolaires.

Mais il a mieux que cela pour retenir notre intérêt. Je n'ai pas à vous parler du rôle des Lettons dans cette guerre ; on vous en entretiendra tout à l'heure. Mais avant 1914, pendant le demi-siècle qui commence en 1860, le peuple letton a donné au monde un spectacle tel, que l'histoire n'en offre pas beaucoup d'aussi saisissants : la naissance, le développement, l'organisation d'une conscience nationale, la conquête, par le travail et la volonté de tous, d'une culture intellectuelle, d'une éducation civique, capables d'exciter, je ne dis pas seulement l'admiration, mais l'envie des plus vieilles démocraties du monde. Ce peuple sans Etat, et même sans ville, ce peuple sans Eglise nationale et sans clergé, qui n'avait pour toute littérature que des chansons, un catéchisme, une traduction de la Bible et quelques cantiques, a franchi, en cinquante ans, toutes les étapes.

Le premier journal letton date de 1862 — un demi-siècle après, 60 périodiques lettons tirent, chaque semaine, 800.000 numéros.

En 1856, il y avait 15 étudiants lettons à l'Université balte de Dorpat ; en 1912, il y a 2000 étudiants lettons en Russie et à l'étranger.

Plus des quatre cinquièmes des écoles primaires lettones ont été fondées en 25 ans, de 1860 à 1886.

Pour les écoles secondaires, quand bien même, sous le régime de la russification, les leçons devaient être données en russe, les Lettons n'ont pas hésité à en fonder dans toutes les villes, pour que les élèves puissent et respirer l'atmosphère nationale et parler leur langue pendant les récréations.

Et tout cela s'est fait dans un milieu doublement hostile, malgré le seigneur balte et malgré le fonctionnaire tsariste. Riga entretient aux frais de la ville un théâtre allemand et un théâtre russe. Les théâtres lettons, qui existent, sont dus à l'initiative privée. On a décidé, il y a dix ans, un théâtre municipal letton... mais on n'a pas trouvé d'emplacement pour le construire...

L'organe de tout cet effort, nous autres Suisses nous le comprendrons, ce sont des sociétés dues à l'initiative privée. La première a été fondée il y a 50 ans ; en 1913, il y en avait dix-huit cents. C'est grâce aux sociétés de crédit mutuel que le paysan letton a reconquis son sol, rachetant patiemment cette terre sur laquelle il travaille, depuis 600 ans, pour le compte d'autrui et que l'abolition du servage ne

lui a pas rendue. — C'est cette même terre dont on s'apprête à le déposséder par des procédés législatifs, savamment hypocrites, renouvelés de ceux que nous avons vus à l'œuvre en Posnanie. Il ne faut pas que cela soit. Et cet effort de 50 ans aboutit aux résultats magnifiques de la statistique que vous avez entre les mains : un peuple, à peine échappé du servage, qui, d'un bond, se place parmi les plus instruits, les plus cultivés, non pas de la Russie seulement, mais de toute l'Europe.

Le peuple letton en était là dans son effort — il avait lié son sort politique à celui de la démocratie russe — quand la guerre éclata. Malgré ce qu'il avait eu à souffrir du régime tsariste, il n'hésita pas. Il connaissait les procédés de domination allemands. Il discerna de quel côté était le droit, de quel côté venaient les menaces mortelles à ses aspirations légitimes. Il « mit sa tête sur la frontière de son pays » pour le défendre contre l'envahissement ; il organisa des légions de volontaires. On vous dira tout à l'heure l'héroïsme du peuple letton et les souffrances que lui a valu cet héroïsme.

Ce peuple, né d'hier, et qui a si fortement affirmé son droit à la vie, on conspire sa mort. On médite de le déporter en masse loin de ses terres, aujourd'hui envahies, pour les donner en récompense, par un procédé renouvelé des Romains, aux vétérans des troupes qui ont violé la Belgique et piétiné la Serbie.

Mais nous ne vous avons pas réunis pour entendre l'oraison funèbre des Lettons ; petit et méconnu, le peuple letton veut vivre et mérite de vivre. C'est un peuple qui a su héroïquement mettre tout ce qu'il avait et tout ce qu'il est au service de ce qu'il croit. Eu vérité, il peut dire de lui-même ce qu'il proclame par la bouche d'un de ses poètes, hôte de la Suisse aujourd'hui : « Nous sommes un petit peuple, mais aussi grand que notre volonté ».

Il vaut la peine de faire connaître au peuple suisse le peuple letton.

ALLOCUTION DE M. LOUIS FERRIÈRE

Mesdames, Messieurs,

Lorsque, après leur défaite de 1915, les armées russes en retraite parvinrent en Courlande, les soldats furent tout étonnés d'y trouver une population qu'ils ne connaissaient pas. Ils furent émerveillés de l'accueil cordial, généreux, fait par cette population, à eux, soldats en retraite, fatigués et découragés. Les campagnes qu'ils traversaient étaient admirablement cultivées, les bonnes demeures paysannes dans lesquelles ils étaient reçus respiraient le bien-être, parfois même la richesse ; tout était propre ; tout contrastait avec les misérables isbas du moujik russe. Ils étaient frappés, en outre, sans bien s'en rendre compte, de l'attitude noble, simple, indépendante et bienveillante en même temps, de ces campagnards ; et ils leur demandaient : « Mais, où sont donc ici les paysans ? » — Et les Lettons de répondre :

« Nous sommes les paysans ! » — « Vous, des paysans, répondaient les Russes, nous avions pensé que vous étiez des barines (des messieurs). »

Aujourd'hui, la Lettonie est ravagée, déserte ; sur des ordres venus de Pétrograd, les habitants ont, en 1915, brûlé leurs demeures et 500.000 d'entre eux errent, mourant de faim, sur toutes les routes de la Russie. Aujourd'hui, le sort des provinces baltiques, occupées par l'Allemagne et englobées dans la plus grande Allemagne, sous le masque d'une hypocrite indépendance politique, va peser pendant longtemps sur les destinées de l'Europe. Les gouvernements de l'Entente ignoraient les Lettons. Par contre, un gouvernement rapace et *meurtrier de peuples*, lui, les connaît fort bien et il veut les faire disparaître.

Pourquoi les Lettons nous sont-ils inconnus ? Pourquoi, quand on parle de Riga et de la Courlande, est-ce toujours aux barons baltes, aux seigneurs terriens du pays, de race germanique, que l'on pense ? Pourquoi est-il le seul peuple allogène russe qui n'ait pas été mentionné quand on parle de peuples admis à disposer de leur sort ?

Et, tout d'abord, le patriotisme même des Lettons a contribué à les faire oublier. Pendant que les autres peuples allogènes russes dépensaient des centaines de mille francs pour leur propagande à l'étranger, les Lettons, eux, dépensaient des sommes plus grandes encore à équiper leurs soldats. Mais leurs sacrifices étaient silencieux. Ils ne parlaient pas ; ils agissaient. Ils ont négligé la réclame. On le paie toujours, hélas !

Notre ignorance, à nous, citoyens des démocraties occidentales, a-t-elle des circonstances atténuantes ? Oui, en partie, et les voici :

Le peuple letton n'a pas d'histoire. Voilà 700 ans qu'il n'a plus d'histoire. La Pologne a eu une histoire glorieuse entre toutes. Le Lithuanien, de même race que le Letton, a eu la sienne. Le Letton, qui a des aptitudes raciales remarquables pour la vie politique, comme pour la vie économique, est resté inconnu parce qu'il a toujours vécu sous l'oppression étrangère.

Cependant, dès que, pour eux, le servage eut été aboli, c'était sous Alexandre I^{er}, ou du moins c'est lui qui en eut l'initiative, les Lettons se sont préparés en silence pour le jour où ils pourraient revendiquer une certaine autonomie politique. Quoiqu'il n'ait pas reçu alors le lopin de terre que, lors de l'abolition du servage en Russie, en 1860, on donna au moujik, le Letton, grâce à son travail persévérant, à son esprit démocratique, à son sens politique, a réussi à racheter aux seigneurs baltes à peu près le 45 % des terres de la Lettonie. Il a payé pour cela des centaines de millions de roubles ; les seigneurs baltes craignaient d'être débordés. Si l'on connaissait la situation séculaire du peuple letton, on comprendrait pourquoi, tout en étant devenu, en grande partie, socialiste, il est resté, par ailleurs, un bon paysan et un ardent patriote, sur cette terre chérie et sacrée, cette terre lettone où il plonge par toutes les racines de son âme, cette terre que l'Allemagne a toujours convoitée. Il y a 700 ans déjà, l'Allemagne s'en était emparée par les porte-glaive, moines et chevaliers. Aujourd'hui, elle l'envahit une seconde fois,

mais, cette fois, scientifiquement, systématiquement, impitoyable sous le manteau d'une mensongère légalité, comme autrefois sous le masque du christianisme. Ecoutez le professeur Treitschke, le grand prophète du germanisme, qui parle de la conquête de la Lettonie, il y a 700 ans :

« Ce sont là les débuts de la grande œuvre de notre peuple comme dompteur (Bezwinger) et comme Zuchtmeister » — mot intraduisible en français et qui équivaut à ceci : le pédagogue qui tient la férule et qui éduque par la discipline.

Et Treitschke, qui est historien, ajoute : « C'est là la raison d'être de ces combats de races sans merci, dont les traces se sont mystérieusement conservées dans les habitudes de notre peuple ».

« Riga est délivrée », s'écriait le Kaiser le 4 septembre 1917, c'est-à-dire la terre appartient désormais aux colons allemands.

Autant et plus encore que le seigneur balte, le fonctionnaire russe a été intéressé à ce que le peuple letton restât ignoré. Le tsarisme a toujours visé à russifier le Letton récalcitrant. Ainsi, là où les conseils communaux lettons avaient établi des écoles dans leur langue pour les paysans, le Russe a brutalement supprimé ces écoles. D'un côté, il ne fallait pas que le peuple fût instruit ; de l'autre, il fallait aussi que ce peuple, lui, fût dénationalisé. Ainsi, en 1905, lors des jacqueries révolutionnaires dans toute la Russie, la répression du gouvernement a été plus terrible en Livonie et en Courlande que partout ailleurs.

Les nouveaux maîtres de la Russie, à leur tour et dès le premier jour, ont continué d'ignorer systématiquement les Lettons. Millioukof, auquel on parlait de l'autonomie des Lettons, répondait : « Si on donne l'autonomie aux Lettons, je ne vois pas pourquoi on ne la donnerait pas également à des Samoyèdes ». Kerenski, à son tour, lui, si éloquent et si prodigue de discours, interrogé, gardait un cruel et inexplicable silence. Il ne faut donc pas s'étonner que les Lettons, les soldats lettons du moins, se soient tournés vers le maximalisme dès que celui-ci est arrivé au pouvoir. Ainsi, hier encore, c'étaient des Lettons qui montaient la garde autour de l'institut Smolny et qui conjuraient Lénine et Trotsky de soutenir l'autonomie lettone dans une confédération de républiques de la Russie. Le maximalisme letton est donc le résultat, non seulement de leurs revendications sociales, mais encore d'un instinct politique admirable qui les pousse à ne pas séparer leur sort de celui du peuple russe.

Et aujourd'hui, ce sont ces mêmes chefs maximalistes qui, lâchement, livrent les Lettons à l'Allemagne !

Hier, le peuple letton était parvenu au seuil de cette autonomie nationale qu'il a si patiemment attendue ; et aujourd'hui se referme, disons mieux : paraît se refermer, la porte de la prison. Découvrons-nous avec respect et avec sympathie devant cette infortune.

C'est pour chercher à lui venir en aide, que s'est fondé, à Genève, un Comité suisse d'étude de la question lettone. Sur la question politique, la seule que j'aie, ici, à aborder, voici ce qu'il a constaté :

Dès avant la guerre, et surtout depuis la guerre, les Lettons ont, sans hésitation, adopté une attitude politique qui peut se définir ainsi :

Attachement à la Russie en raison de l'espoir que le principe démocratique triompherait un jour ;

Attachement à la cause de l'Entente, en raison de l'espoir que le triomphe de la cause de l'Entente serait celui du principe démocratique *dans le monde*. Donc, avant tout et surtout, attachement au principe démocratique tel que le comprennent les puissances occidentales.

Parmi tous les peuples allogènes russes : Polonais, Lithuaniens, Finlandais, sans parler de l'Ukraine, des peuples du Caucase, etc..., les Lettons sont les seuls qui n'aient pas tendu les bras vers l'Allemagne. On l'a bien vu, en juin 1916, à la conférence des Nationalités, à Lausanne !

Il ne faut sans doute pas oublier qu'à cette attitude il y a aussi des motifs d'ordre social : le baron balte, loyal sujet du tsar d'ailleurs, mais descendant des chevaliers teutoniques, à la fois seigneur féodal et de race étrangère, a conservé une mentalité féodale et est encore fortement germanique de caractère. Entre le Letton et le Balte, il y a donc hostilité, à la fois de races et de classes, les deux questions n'en faisant qu'une pour ce peuple. La fidélité du Letton à la Russie a bénéficié de cette situation et cependant Dieu sait ce que le Letton a souffert de la part du gouvernement russe, de ses fonctionnaires et de ses *tortionnaires*. Autant que le Polonais il a souffert ; mais toute l'Europe savait ce qui se passait en Pologne, tandis que du Letton on ne connaissait pas même le nom. Cependant, sa loyauté envers la Russie restait entière.

Ceci m'amène à ma seconde considération :

Le peuple letton a, consciemment, une mission vis-à-vis de la Russie. Cette mission résulte à la fois de sa situation géographique et de ses qualités ethniques et morales. La Courlande et la Livonie sont la porte occidentale de la Russie. Le transsibérien, qui part de Vladivostock, sur la mer du Japon, aboutit en droite ligne à Windau, sur la Baltique. Un peu au sud de Windau, se trouve Libau. Ce sont des ports de grand avenir. Riga est le plus grand des trois et le plus ancien. Celui, qui possède Riga et les deux autres ports, possède la maîtrise économique, donc aussi morale, de tout ce qui va de la Baltique à la mer du Japon.

Le peuple letton est le gardien de cette entrée occidentale de la Russie. L'Allemagne le sait bien. Une littérature pangermanique considérable, depuis la guerre surtout, est consacrée au peuple letton. Ces ouvrages, ces brochures, tous ces articles de journaux, ont pour but d'insinuer que ce portier gênant doit disparaître. Tantôt on le représente, et même dans les feuilles illustrées, par des photographies plus ou moins tendancieuses, comme un peuple en sous-ordre, une sorte de Samoyède, comme disait Milioukof. Tantôt on lui tresse des couronnes, on dit qu'il est trop avisé, trop pratique, pour ne pas comprendre l'avantage qu'il y aura pour lui à se laisser germaniser, à la façon allemande, bien entendu, c'est-à-dire par la main gantée de fer sous le velours. C'est la thèse du pangermaniste Rohrbach, un Balte, sauf erreur.

Donc, les démocraties occidentales de leur côté doivent se dire : Au nom des intérêts les plus sacrés de la civilisation, comme au nom de la justice et de l'humanité, le peuple letton ne sera pas supprimé et nous y veillerons. Quoiqu'il soit aujourd'hui annexé à la plus grande Allemagne, il faudra qu'il reste vivant, debout, devant cette porte occidentale de la Russie, sentinelle vigilante de la vraie démocratie, de celle qui repose sur le sentiment de la dignité individuelle et du respect de la justice, notions que, ni les Allemands, ni les Russes, ne paraissent posséder, mais que, lui, le Letton, possède. C'est par lui, que le monde des démocraties occidentales pourra, demain, pénétrer au sein de cette énorme masse, aujourd'hui amorphe, du monde russe. Et c'est par lui seul. Car lui seul saura s'y prendre pour contrebalancer en quelque mesure dans cette masse la meurtrière infiltration des gaz vénéneux d'une race de proie. Le Letton est désigné par la destinée pour être le ferment salubre du monde russe. *Le Letton est le vaccin antigermanique du grand organisme russe.* Encore une fois, le Letton le sait. Il est aussi pratique et aussi avisé que l'Allemand. Il a, en outre, ce que l'Allemand n'a pas : pendant 700 ans de souffrances, et dans le silence, il a appris à être moralement indépendant, à conserver brûlante la flamme de la liberté ; dans ce creuset, il s'est forgé une âme nationale, une personnalité d'homme libre. Même politiquement annexé à l'Allemagne, qu'il se mette donc maintenant à l'œuvre, mais qu'on lui vienne en aide. Le monde russe appartient désormais à qui saura le prendre, à qui saura le mieux y pénétrer. L'Allemand va s'y infiltrer par les procédés que l'on sait. Le Letton sera, en Russie, l'apôtre des idées démocratiques occidentales, si du moins, en Occident, on lui fait confiance. L'outil spirituel qu'il s'est façonné est adapté à la tâche. Mieux que personne il saura s'en servir. Aujourd'hui, le colon agricole allemand, le commis voyageur allemand, l'industriel allemand, le fonctionnaire allemand, vont envahir la Russie. Il faut que ces gens-là trouvent, autant que possible, sur leur chemin, la concurrence du Letton laborieux, intelligent, désintéressé. Cette tâche, le Letton a le droit de la considérer comme une mission, une mission providentielle. Dans sa détresse d'aujourd'hui, cette foi qu'il a en lui-même lui rendra des raisons de vivre et lui assurera un avenir.

Et nous, nous devons lui prouver qu'il n'est plus pour nous le peuple anonyme, le séculaire muet, et qu'il peut, avec une ferme espérance, attendre le jour, proche ou éloigné, nous ne savons, où la grande démocratie mondiale viendra l'appeler à s'asseoir, lui aussi, à la table de famille des nations libres et libérées.

Pour le moment, c'est la nuit. Le bruit court que divers projets sont, à cette heure même¹⁾, examinés à Berlin ; tous reviennent à ceci : d'abord empêcher, autant que possible, les réfugiés lettons de Russie de rentrer dans leur patrie ; puis évacuer la population lettone d'une portion de la Lettonie, qui sera annexée à l'Allemagne ; garder d'autres morceaux comme monnaie d'échange avec les peuples voisins. Bref, c'est le démembrement formel du peuple letton, c'est sa disparition, afin que

¹⁾ Ceci se disait en février dernier.

jamais plus ce nom de letton ne soit mentionné. C'est une tentative pour sceller, sur ce peuple toujours ignoré et méconnu, la pierre sépulcrale.

Cet attentat ne réussira pas. Ecoutez !

Voici la voix du peuple letton lui-même, qui parle par la bouche d'un de ses poètes. Cette voix appelle au secours :

« Comment me sauver, dit-elle ? Où donc trouver un abri, tandis que la roue étrangère va me passer sur le corps ? »

Citoyens suisses, répondez-lui : « Chez nous, dans notre démocratie helvétique, toujours tu trouveras un refuge. Du reste, tu sais bien que la roue, qui broie le corps, ne saurait tuer l'âme. Et si un peuple sait conserver vivante son âme, il revivra certainement une vie nationale, politique, à lui, au sein d'une société de démocraties confédérées. La terre promise, que l'avenir prépare à l'Humanité, est là, devant nous, et pour tous les peuples. Le peuple letton n'en sera pas exclu. »

LA VAILLANCE LETTONE

Discours de M. Benjamin Vallotton

Il faut avoir, n'est-il pas vrai, l'âme solidement chevillée au corps pour venir parler ce soir, en une heure affreusement triste de l'histoire humaine, d'un petit peuple qui ne veut pas mourir et qui pourtant semble à l'agonie.

De tous côtés viennent à nous des appels désespérés : je ne peux pas m'empêcher, en pensée, d'associer à la Lettonie la pauvre Arménie, qui avait cru un instant soulever la pierre de son tombeau, qui avait vu luire sur ses montagnes l'aurore qui annonce le jour. Hélas ! une affreuse, une ignoble trahison dit aux meurtriers de l'Arménie : « La route vous est ouverte, vous pouvez recommencer ! » Et ils recommencent. On se demande avec angoisse ce qu'il arrive ces jours-ci aux Arméniens longtemps pourchassés dans les montagnes, redescendus dans leurs plaines, et qui voient revenir le Turc mille fois détesté.

Et que dire de la Serbie ? Que dire de la Roumanie, qui est en train de vivre un drame affreux, de la Roumanie traquée ? Suivant l'expression d'un officier roumain, elle est comme le rat tombé dans une trappe qui court autour de sa prison pour chercher une issue. Mais il n'y en a pas. Et c'est la Pologne qui pousse son cri. Et c'est le Schleswig. Et c'est l'Alsace-Lorraine. Aujourd'hui, c'est la Lettonie.

Nous voudrions, ce soir, en associant nos efforts, faire un peu connaître cette Lettonie, que nous ne connaissions pas nous-même il y a quelques jours, ce sympathique petit pays qu'un Letton définissait en quelques mots heureux : « La Lettonie, cette Suisse de la Russie ».

En effet, c'est un tout petit peuple : deux millions et demi d'habitants. Un petit peuple protestant. Un petit peuple qui a souffert, qui a lutté. Un petit peuple cultivé. Un petit peuple qui, pendant sept siècles, a senti peser sur lui le poids du joug allemand. Pauvre Lettonie, qui s'est réveillée un jour sous le joug, tout aussi lourd, de la bureaucratie russe ! Petit peuple, qui n'a pas voulu désespérer ; petit peuple, qui s'est cramponné à l'espoir et qui s'est dit, quand éclata la guerre : « c'est le commencement de la résurrection ».

Mais les Russes de l'ancien régime se méfiaient de ce petit peuple, coupable de lever les yeux sur la liberté.

Je voudrais vous lire quelques vers, tirés de la poésie populaire lettone, qui expriment une souffrance profonde, qui sont comme le cri d'une âme déchirée :

« O Allemand, enfant de l'enfer ; un jour tu iras, mendiant,
et ce seront mes frères qui te donneront un morceau de pain. »

Et cette plainte :

« Les montagnes sont hautes ; le soleil est chaud et les chars
du Seigneur sont très lourds. Mon cheval ruisselle de sueur et mes
yeux ruissellent de larmes. »

Le poète inconnu, on le sent, est le porte-parole de tout son peuple : « Mon cheval ruisselle de sueur et mes yeux ruissellent de larmes ».

Et c'est la guerre, l'espoir de la libération. On ne peut pas dire, on ne peut pas exprimer ce que les Lettons ont fait au cours de ces trois dernières années. On les laisse de côté d'abord. Mais, la guerre se prolongeant, les affaires allant de mal en pis, les Russes autorisèrent la levée de corps lettons. Aussitôt, les Lettons s'enrôlèrent par dizaines de milliers. On ne peut citer, paraît-il, un Letton en âge de combattre qui ne se soit pas rendu à l'appel. De Riga, de toutes les villes, de tous les villages, on vit partir des bandes de jeunes gens fleuris, qui se donnaient le bras, qui marchaient en chantant les vieux chants de la Patrie.

Les Lettons se battirent avec toute leur énergie, tout leur cœur. Hélas ! Presque point d'artillerie. C'était la lutte du fusil, de la baïonnette contre l'obus qui tue à dix kilomètres de distance. Les Lettons furent hâchés. Tels de leurs régiments furent renouvelés par trois fois, et complètement, dans l'espace de quelques jours. Quand les hommes faits furent morts, les adolescents prirent leurs places. Et quand les jeunes gens de vingt ans furent tombés, ceux de dix-huit ans, de seize ans, de quinze ans, relevèrent le drapeau teint de sang... Maintenant, presque tous les Lettons dorment, les poings crispés, dans cette terre qu'ils ont si héroïquement défendue. Que pouvaient faire les rares survivants ? Il fallait céder à la force ! L'ordre fut transmis : « abandonner le pays ». Les Lettons acceptèrent avec un patriotisme admirable.

Vingt mille fermes furent incendiées. Quand on quitta la Lettonie, elle n'était plus que cendres et décombres. 500,000, 600,000 Lettons, on va même jusqu'à dire

800,000, des femmes, des enfants, des vieux, connurent les routes de l'exil. Où sont-ils aujourd'hui ? Ils se sont réfugiés dans les villes russes. Ils y vivent, Dieu seul sait comment ! Ils y vivent, ou plutôt, ils y meurent. On nous a donné à ce propos des récits effrayants, des récits qui font littéralement descendre en enfer.

Ecoutez :

« Nous avons perdu trop de sang. Nous n'avons plus d'hommes jeunes, énergiques, presque plus d'enfants. Ils ont péri sur toutes les routes de Courlande et de Russie. Comment renaîtrons-nous, pressés de tous les côtés par tous les flots de peuples étrangers au nôtre ? Et nous, qui avions espéré prendre part à la société des nations ! Nous, qui avions espéré avoir une foi à nous ; nous, qui avons tout sacrifié sans compter pour réaliser notre rêve. Ah ! quelle lutte ensoleillée pour l'espoir ! Et c'est une lutte morte, d'autant plus ardente que le désespoir en est le stimulant.

« Ce qu'il nous reste de femmes et d'enfants réfugiés en Russie a dû s'entasser dans des locaux abominables, humides, infects. Dans un seul trou, 118 enfants sont morts successivement. Des mères ont perdu quatre enfants sur cinq, cinq sur cinq. Des vieilles femmes de 80 ans, devenues muettes, attendent la mort, comme stupides, et de jeunes femmes, avec leurs enfants, appellent une fin à leur triste vie. »

Aujourd'hui, les Lettons, ceux qui restent, nous adressent un suprême appel. Les Lettons parlent à la Suisse. Les Lettons nous demandent d'intéresser les peuples libéraux à leur cause. Ce que je vais vous lire, c'est l'appel d'une femme lettone, puisque presque tous les hommes sont morts, d'une femme qui connaît bien notre pays et qui l'aime :

« Aujourd'hui, ô ma patrie, tu es envahie, pillée, dévastée. La convoitise d'un grand voisin a englouti les paysans honnêtes de tes champs. Il a fauché tes légions, tué tes hommes ; et nos parents ont pris le chemin de l'exil plutôt que de subir l'arbitraire de l'envahisseur. Ils ont abandonné leurs foyers, leurs champs, blottis dans des charrettes attelées à la hâte. Ils ont parcouru, nuit et jour, le pays alarmé, affolé, en déroute, marchant vers l'inconnu, vers l'immense Russie ignorée d'eux jusqu'ici.

« Tous les soirs, dans le silence qui invite au recueillement, en embrassant l'enfant qui ne connaît ni grand-père, ni grand-mère, toute ma pensée s'envole vers vous, passionnée, souffrante ! Je vois notre hameau, là-bas, dans la plaine jadis dorée. Et tout cela n'est plus qu'un rêve et qu'un tas de cendres. Les loups dont, enfant, on nous parlait les soirs d'hiver et de tempête, les loups sont arrivés par milliers ; ils ont anéanti notre peuple et, dans ce peuple, il y a ma mère, mon père, mes frères, mes sœurs, des amis et des amies. Il y a tous ceux que j'ai aimés, qui m'ont aimée et qui sont morts.

« O peuple suisse, toi qui nous protèges, écoute ; écoute la voix d'un peuple frère mourant ; tends-lui une main charitable ; élève ta voix pour le reconforter ; dis-lui que tu travailles à son sauvetage ; dis-lui que tu veux le tirer du désastre. O mon peuple, crois en toi ; ceux qui restent reprendront courage. Mais toi, Suisse

libre, Suisse des cimes éternelles, notre peuple letton se débat dans une suprême agonie ; il ne veut pas subir l'esclavage du vainqueur ; il mourra plutôt ; il ne cédera jamais. Les journaux ont écrit que les armées de l'Empereur ont libéré les provinces baltiques. Oh ! un seul cri de révolte, de dégoût, un unique éclat de rire ; voici notre réponse, maître de l'heure. Et, sache-le bien, une fois pour toutes, empereur Guillaume : le peuple letton ne s'achète pas. Il sait mourir ! Il ne veut pas être esclave, peuple suisse. » (*Applaudissements très vifs.*)

Je le répète une fois encore : il peut paraître profondément inutile et presque ironique de venir, ce soir, parler du peuple letton. Il y a sans doute ici des sceptiques ; il y en a qui se disent : « Des mots, des mots, autant en emporte le vent ! La parole est aux canons, aux baïonnettes, à la force, à la brutalité. Qu'est-ce que c'est que des discours ! »

Quand les mots ne sont que des mots, ils sont malfaisants. Mais quand, derrière les mots, il y a des cœurs où est allumée la flamme de la sympathie ; quand, derrière les mots, il y a des hommes, un idéal, des volontés, ces mots ne sont pas inutiles ! Vous prendrez tous la résolution d'ajouter toujours la Lettonie à la liste noire des peuples martyrisés. Vous en parlerez chez vous, à vos amis, aux étrangers, avec cette conviction passionnée montée de l'âme.

Cette assemblée n'est pas inutile, parce que les journaux en parleront. C'est la pierre qu'on jette dans l'eau tranquille. Les cercles vont s'agrandissant peu à peu. Cette pensée entrera donc dans le monde, si nous savons faire notre devoir : il existe un petit peuple, qui s'appelle les Lettons ; ce peuple ne veut pas mourir ; ce peuple veut être libéré ; ce peuple a souffert plus qu'aucun autre pour mériter cette liberté ; les survivants crient au secours, exigent la sympathie agissante de ceux que la guerre a épargnés.

Cet appui, vous ne le refuserez pas. Si la Suisse ne souffre pas avec les peuples qui saignent pour la liberté, c'est que la Suisse est à la veille de sa mort. Mais, je me hâte de l'ajouter, je ne le crois pas. Quand notre peuple aura balayé les misérables, presque toujours naturalisés d'hier, qui le déshonorent, certains journalistes improvisés qui le trompent (je ne nommerai personne, mais il y a des noms qui sont dans toutes les bouches), la voix de la tradition suisse reprendra toute sa force. Ce jour-là, notre pays tout entier plaidera la cause lettone.

Cette tradition, que quelques-uns ont voulu étouffer, renaît. Je sors une seconde de mon sujet, mais c'est pour montrer aux Lettons qu'ils ne se sont pas adressés vainement à nous. J'étais à Bâle lors du passage d'un train d'évacués. Ce qui m'a frappé, c'est le cri souvent répété pour saluer les victimes de la barbarie allemande : « Vive la liberté ! » Voilà le cri traditionnel du peuple suisse.

Et ce cri encore d'un de nos soldats de la légion étrangère, qui n'est pas tout à fait pour nous une légion étrangère, puisque des centaines de nos hommes s'y battent pour la liberté, pour notre liberté. Un de nos braves garçons, effroyablement mutilé, disait dernièrement, en regardant ses moignons, ce mot magnifique : « La liberté, ça vaut bien ça ! »

« Quand mes hommes, ajoutait un officier, des Suisses, partent au combat, je les entends fredonner les airs de leur pays avec ce mot, qui revient sans cesse : liberté ! liberté ! »

Avant de céder la parole à une voix de Lettonie, que vous écouterez dans un silence religieux, avec une émotion profonde — c'est une femme, une noble femme, qui vient, devant cette assemblée de Suisses, dire la souffrance de son pays — je voudrais vous apporter encore le mot d'un de nos soldats qui, dernièrement, montait la garde à la frontière. C'était la nuit, le vent soufflait et on entendait le canon d'Alsace. Il a dit, soudain, ce paysan, et vous comprendrez tous à qui il faisait allusion : « S'ils étaient vainqueurs, jusqu'à la fin de ma vie ça m'éteindrait toute la chaleur de la conscience ».

Eh bien, j'en ai la certitude, ce mot donne confiance à nos frères les Lettons. Nous sommes ici des centaines qui, s'ils étaient vainqueurs — ils ne le seront pas — sentiraient s'éteindre, pour reprendre l'expression du paysan vaudois, toute la chaleur de la conscience... Qu'arrivera-t-il demain, après-demain?... Le métier de prophète est difficile. Mais j'ai une certitude au cœur, une conviction d'ordre philosophique, religieux plutôt : il y a des choses qui ne peuvent pas mourir. Il y a une chose qui est éternelle : c'est le rêve de liberté qui chante au fond du cœur de tout homme digne de ce nom. Les Lettons, qui ont souffert, qui ont espéré, qui sont morts presque tous pour leur idéal, ces Lettons ne peuvent pas mourir tout entiers. Leur patrie défie les bourreaux. Jusqu'à ce qu'elle ait obtenu justice, nous devons nous répéter : « Souviens-toi de la Lettonie ! » Nous devons intercéder pour elle en temps et hors de temps, vivre jour après jour avec ceux qui souffrent pour être libres. Nos traditions, notre histoire l'exigent. Il n'y a pas que la force brutale ! Une vertu sort des cœurs, qui se répand, quelque chose de mystérieux qui est plus fort que les canons, plus fort que les obus, plus fort que la Prusse tueuse de peuples. La Lettonie vivra !

BENJAMIN VALLOTTON.

L'APPEL DU PEUPLE LETTON

Discours de Madame Anna Kenin

Mesdames, Messieurs,

Au nom des Colonies lettones de Suisse et de France, au nom des diverses associations lettones, en Russie et à l'étranger, je tiens à exprimer tout d'abord ma plus vive reconnaissance au Comité suisse d'étude de la question lettone pour l'intérêt qu'il prend à la nation lettone. Je le remercie de sa généreuse initiative, grâce à laquelle le peuple genevois est mis ce soir en face de notre situation désespérée.

Je tiens à constater que le Comité suisse d'étude de la question lettone est, non seulement la première, mais la seule association au monde, en dehors de nos comités nationaux, qui s'occupe de la situation morale et politique du peuple letton. La manifestation genevoise de ce soir, est de même, la première en son genre ; organisée hors des frontières de l'ancienne Russie. Genève montre, une fois de plus, qu'elle mérite sa réputation de porte-voix des idées généreuses. Cette réputation, déjà vieille de plusieurs siècles, s'est renforcée depuis le commencement de la guerre. C'est la voix de Genève, qui, l'une des premières, s'est élevée contre la violation du droit et la destruction des œuvres d'art ; c'est Genève qui est l'initiatrice et le centre de toute cette activité charitable, par laquelle sont apaisées tant de souffrances et pensées tant d'affreuses blessures. C'est pourquoi Genève peut être considérée, à cette heure, comme la conscience de l'Europe.

Or, il sera bien permis à la nation lettone d'en appeler à son tour à cette conscience. Son malheureux sort, la terrible menace qui pèse aujourd'hui sur elle, ont été exposés dans la presse genevoise, toujours au service des nobles causes, avec une éloquence chaleureuse et une précision qui ne laissent rien à désirer. Nous espérons fermement que les sympathies du peuple genevois sont désormais acquises à l'infortuné peuple letton. Elles nous seront d'un précieux secours, je vous assure, dans notre désolation. Merci aux organisateurs de cette réunion, merci aux orateurs, merci à la foule assemblée ce soir dans cette salle, en qui vibre le cœur du peuple genevois tout entier.

On a dit que le peuple letton est un peuple ignoré ; le seul fait que nous sommes des inconnus pour le monde entier atteste l'horreur des méthodes dont nous avons été victimes.

Inconnu, un peuple installé depuis des milliers d'années sur les côtes de la Baltique ? Inconnu, l'un des plus vénérables rejetons de la grande famille européenne ? Inconnue, une nation qui possède une poésie nationale digne d'être comparée avec celle de n'importe quel autre peuple ? Inconnus, malgré notre souffrance, malgré notre travail, malgré notre effort obstiné pour redevenir les maîtres en notre propre pays ?

Vous le savez déjà, Mesdames et Messieurs, l'existence de notre peuple a été escamotée pendant des siècles par les représentants de la prétendue civilisation germanique établie de force dans notre pays. Notre exclusion de l'histoire générale date du jour où ces intrus ont invité nos princes autochtones qu'ils ne pouvaient vaincre et les ont massacrés par trahison. Tel fut le commencement de la domination des barons baltes. Depuis lors, il y a deux histoires parallèles dans notre pays : l'une forgée par l'étranger vainqueur aux dépens du peuple subjugué, faite de querelles, de guerres et de trahisons, histoire d'un crime perpétuellement renouvelé contre un petit peuple ; l'autre, l'histoire des Lettons eux-mêmes où il n'est question que de souffrances intolérables, d'asservissements abjects, et de révoltes noyées dans le sang.

Pendant toute cette période de violente oppression, le peuple letton n'est qu'un

cœur meurtri, une chair mutilée. Toutefois, son âme reste intacte et continue à créer, à chanter même, au milieu des ténèbres du servage. Hélas! ce n'est plus le soleil, ce n'est plus la joie de vivre, qui éclatent dans ses chants, comme aux temps anciens. D'autres motifs inspirent les poètes : l'amour du sol natal, le rude labeur de la terre, ou, encore, tout simplement une tristesse générale, dans laquelle paraît avoir sombré tout espoir.

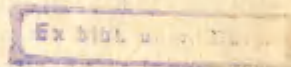
On travaille le jour, on travaille la nuit,
On ne peut rassasier les seigneurs.
O riche mère des morts,
Aide-moi à rassasier les seigneurs !

Ou encore :

La Dvina, aux yeux noirs,
S'écoule toute sombre le soir ;
Comment ne serait-elle pas sombre !
Elle est pleine d'âmes douloureuses.

Cette mélancolie, cette résignation douloureuse, sont interrompues, de temps à autre, par des cris de colère, des clameurs d'indignation, qui témoignent de l'énergie latente du peuple letton et de ses révoltes contre l'opresseur :

Château de chênes, château maudit,
Puisses-tu t'effondrer,
Puisses-tu t'ablmer dans l'enfer !



Tous ces motifs, amour du sol, ardeur douloureuse au travail, tristesse, mélancolie, révolte et, parfois aussi, sursauts de joie, ils sont, Mesdames et Messieurs, l'expression même de l'âme lettone. Ils plongent leurs racines au cœur de notre vie nationale et ils expliquent en grande partie l'attitude prise par le peuple letton durant cette guerre.

Car, Mesdames et Messieurs, si le peuple letton a été pour ainsi dire rayé depuis des siècles de la grande Histoire, il y est rentré de nouveau d'un pas ferme et résolu, voici trois ans, au son de la musique guerrière.

Et non pas seulement par la force des circonstances. Ce n'est pas seulement comme peuple *russe*, que les Lettons ont pris les armes pour combattre aux côtés des nations libérales, mais comme nation consciente de sa destinée. Les glorieux exploits des volontaires lettons ont été portés à la connaissance du monde par les communiqués officiels. Leur héroïsme est une des pages ineffaçables de cette guerre. Toutefois, il ne faudrait pas l'oublier, l'intelligence et le travail du peuple letton n'en ont pas écrit une moins belle dans le grand livre des civilisations humaines.

Le monde a bien fini par se rendre compte que les Lettons combattent avec un courage exceptionnel et, qu'aujourd'hui même, ils continuent à se dresser presque seuls contre l'envahisseur ; mais combien peu de gens savent quelque chose de l'activité pacifique de ce peuple dans la science, dans les arts et dans l'industrie.

Or, pour pouvoir apprécier cet effort à sa juste valeur, il faut savoir quels obstacles le peuple letton a dû surmonter pour devenir ce qu'il est, ou plutôt, hélas ! ce qu'il était avant la guerre. Je ne crois pas qu'il y ait d'autre exemple, en Europe, d'une si persévérante injustice, et d'une si continuelle violence exercée contre un petit peuple.

Les Baltes germanins étaient entrés pauvres dans le pays ; mais ils avaient fini par accaparer toutes les terres, en sorte qu'au moment de l'abolition du servage, au milieu du XIX^e siècle, le peuple letton se trouvait entièrement dépouillé. Il ne lui restait plus un seul lambeau de ce pays, que lui seul labourait depuis des temps immémoriaux.

Mais il n'y a pas non plus, je crois, dans toute l'histoire de l'Europe, plus bel exemple d'énergie que le travail du peuple letton dans ces cinquante dernières années.

Pendant ce court espace de temps, en dépit de tous les obstacles accumulés sur sa route par les Germano-baltes et la bureaucratie russe, le peuple letton est arrivé à racheter fort cher près de la moitié de son sol national ; mais il avait su, en même temps, s'élever, intellectuellement et économiquement, au premier rang des peuples civilisés. Surtout, il était parvenu à effacer presque entièrement de sa conscience l'odieuse empreinte étrangère. C'était bien l'âme nationale lettone qui battait dans le sang de tout un peuple.

Mesdames et Messieurs, il serait sans doute fort présomptueux, de ma part, de vanter, moi Lettone, le courage et le travail des Lettons, si ces éloges, hélas ne s'adressaient au passé.

Le passé ! mot funeste, évoquant l'image d'un cercueil, dans lequel on vient d'étendre un être naguère plein de force et de vie. Hélas ! il n'est que trop vrai ; à peine construit, l'édifice de notre vie nationale s'est écroulé de nouveau, réduit en poudre par le talon de la même botte qui nous a déjà broyés il y a 700 ans. Là où régnaient la prospérité et l'abondance, il n'y a plus que misère, une population courbée sous la cendre de ses espérances.

Dieu sait, cependant, si nous avons fait tous nos efforts pour entraver la marche de l'envahisseur. Nous avons incendié nos propres maisons, plutôt que de laisser tomber entre ses mains la moindre parcelle de nos richesses. La fleur de notre jeunesse a été hâchée sur les champs de batailles, pendant deux ans de guerre ininterrompue. Les tombes de nos fils ont élevé de véritables côteaux sur les bords sinistres de la Dvina. Tant de sacrifices sont demeurés vains, puisqu'aujourd'hui, comme il y a 700 ans, le Germain chevauche à travers les plaines de la Lettonie, tandis que les femmes lettones, les vieillards et les enfants lettons, meurent en foule sur les routes de l'exil, où les attendent le froid, la faim, le désespoir.

Faut-il espérer encore ?

Ou bien cette grande croix qu'ont dressée nos soldats marchant à la mort, cette croix, haute comme nos pins, est-elle destinée à marquer la tombe du peuple letton ?

Le grand historien allemand, Treitschke, exprime quelque part le regret de ce que la « nationalité illégitime » des Lettons n'a pas été supprimée par les vainqueurs germano-baltes, comme l'avaient été leurs frères vieux-prussiens. Voici qu'une occasion se présente pour exécuter cet horrible programme.

La foule des brochures publiées récemment en Allemagne sur la question lettone, prouve que ce magnifique esprit organisateur, qu'on admire chez les Allemands, s'est préparé d'avance à son rôle de bourreau. La mort du peuple letton est prévue, calculée, escomptée à brève échéance.

« Excellent territoire de colonisation », lit-on dans des centaines de journaux, pour ne pas parler des résolutions votées par les ligues pangermanistes. On calcule combien de millions d'Allemands pourront s'y établir. L'opération sera d'autant plus facile, dit-on ouvertement, que les Lettons ont été décimés par la guerre ; la bataille les a fauchés, la misère et l'exil en ont anéanti plus encore que le canon ; les pelotons d'exécution ont supprimé le reste, sous prétexte d'espionnage et de révolte. Quant aux intellectuels, disséminés dans le monde et qui sont tous imprégnés d'idées anti-allemandes, on s'arrangera pour qu'ils ne rentrent jamais dans le pays. Par de tels calculs, les pangermanistes insatiables en arrivent à établir que, d'ici cinquante ans, il n'existera plus un seul Letton dans la Lettonie.

Comment, après cela, oser parler de libération des provinces baltiques ? N'est-ce pas une dérision ? Après 700 ans de servage et de luttes contre le germanisme envahissant, le peuple letton ne saurait s'y laisser prendre. Il sait d'avance ce que serait cet Etat balte, proclamé libre par l'Allemagne, organisé par l'Allemagne et dirigé par ces barons baltes, qui ont appelé l'envahisseur de toute leur âme.

Mais, que pouvons-nous dire ?

Que pouvons-nous faire ?

Nous n'avons plus de voix pour nous faire entendre ; plus d'armes pour nous défendre.

Entre tous les peuples malheureux, nous sommes les plus malheureux, parce que, d'un côté, nous sommes inconnus ou méconnus ; de l'autre, nous sommes abandonnés par ceux même en qui nous avions mis notre confiance, avec qui nous nous étions liés, à la vie et à la mort. Seule, nous reste notre *volonté de vivre*. C'est par elle, que nous sommes toujours debout, gardant la foi dans la vitalité de notre peuple, dans ses facultés laborieuses, dans son ardeur combative et dans sa vertu nationale.

Mais, cette foi, jetée comme un pont vers l'avenir, n'empêche pas que, pour le moment, nous ne soyons livrés à la merci de nos vainqueurs. C'est pourquoi, nous voici, tendant la main, cherchant autour de nous un appui, un encouragement, pour que notre courage ne faiblisse pas, pour que le désespoir ne s'empare pas, à la fin, de l'âme de notre peuple.

Nous nous adressons à toi, peuple de Genève. Notre voix est faible, étouffée ; il faut que la conscience de l'Europe, comme on te nomme, parle bien haut pour nous ; il faut qu'elle dise à ceux dont les mains ne sont pas souillées d'un sang innocent, à

ceux qui luttent pour la justice et la liberté des petits peuples, que le poing germanique s'est assez appesanti sur le peuple letton à travers les siècles et qu'il ne doit point s'abattre de nouveau, plus inexorablement, sur sa tête.

Dis leur, ô peuple genevois, ô peuple suisse, de ta voix qui porte loin, que nous attendons, à cette heure, des champions du Droit, un mot, un geste, qui fasse luire un rayon d'espoir dans les ténèbres de l'âme nationale lettone.

LA SOLIDARITÉ DANS L'ESPÉRANCE

Discours de M. Frank Thomas

Je pense que vous éprouvez un peu la même impression que j'éprouve très fortement dans des assemblées comme celle-ci : c'est là qu'on respire. Nous avons souvent l'âme très oppressée ; nous étouffons depuis bientôt quatre ans. Et quand nous nous retrouvons dans des réunions semblables, en face de pareilles protestations d'espérance, de foi vivante et de profonde solidarité, nous sentons, n'est-il pas vrai ? qu'en Suisse nous ne sommes pas morts, que nous vivons encore et que, par conséquent, nous avons tout à espérer pour l'avenir. Nous sommes quelquefois inquiets pour notre patrie, inquiets de penser que les questions matérielles l'absorbent au point de lui faire oublier des choses beaucoup plus importantes. Nous avons senti ce soir que la vraie Suisse ne se préoccupe pas seulement de combustible et de graisse, de beurre et de fromage, mais qu'elle a encore une conscience qui vibre, un cœur qui sympathise, et nous nous disons : « Puisque la Suisse vit encore, les petits peuples vivront aussi. » (*Applaudissements.*)

Il me semble qu'après tout ce que vous venez d'entendre et qui nous a tous profondément émus, il n'est pas nécessaire de chercher à vous convaincre encore. Vous sentez tous qu'il y a quelque chose à faire et que ces Lettons, qui probablement vous étaient jusqu'ici aussi inconnus qu'à moi-même, sont maintenant, peut-être géographiquement très loin de nous, par le cœur tout près, ils sont sur notre cœur. Nous allons les porter maintenant (*applaudissements*), comme nous portons nos frères de Serbie, de Belgique, d'Alsace-Lorraine, d'Arménie, d'Israël, et tant d'autres qui souffrent, mais qui vivent et qui, bientôt, triompheront, nous en sommes convaincus. (*Applaudissements.*)

Mesdames et Messieurs, comme résumé de tout ce qui vous a été dit ce soir, c'est trois mots, c'est trois cris du cœur que je voudrais faire entendre : un cri de profonde sympathie, un cri d'ardente protestation et un cri de joyeuse espérance.

Et, tout d'abord, un cri de profonde sympathie. Notre cœur a senti à quel point nous vibrions avec la Lettonie, comme avec son vaillant peuple martyr. Elle peut être sûre qu'il y a dans toute la Suisse, à Genève en particulier, des hommes et des

femmes, qui, dans la mesure où ils connaîtront l'histoire des Lettons, leur situation et leurs souffrances, vont se solidariser avec eux. Car, la mission de la Suisse n'est pas de jouir égoïstement de sa liberté, mais de s'en servir pour s'asservir en quelque sorte, par l'amour, au sort des autres petits peuples, pour sentir d'autant plus ce qu'ils sentent et ce qu'ils souffrent et leur crier notre ardente sympathie, sans que personne ne tente de nous faire taire, parce que si quelqu'un l'essayait, nous crierions plus fort encore ! (*Applaudissements.*)

Neutres nous sommes, politiquement parlant, c'est entendu ; moralement, jamais. Et nous aimerions mieux souffrir pour notre neutralité, même y renoncer, s'il nous fallait faire taire les protestations de notre conscience.

Eh bien, nous voulons faire entendre une parole de profonde sympathie à ce peuple, qui a perdu sa terre ou qui est en train de la perdre, nous qui l'aimons tant, notre terre suisse, nous qui ne l'avons peut-être jamais tant aimée que depuis la guerre, la voyant épargnée d'une façon si merveilleuse ; nous, qui aimons notre peuple, nos institutions, tous les privilèges dont nous jouissons, nous allons souffrir avec ceux qui ont perdu tout cela, et nous allons leur dire et leur faire sentir que nous sommes avec eux ; et nous ne nous tairons que lorsqu'ils auront reconquis tout ce qui est à eux et que personne n'avait le droit de leur enlever. Et, prenez-y garde, chers compatriotes, ce n'est pas seulement le sort des Lettons et des Serbes qui se joue actuellement, c'est notre sort. Vous imaginez-vous naïvement, par hasard, que, lorsque les hommes de proie les auront tous mangés, ils nous épargneront, nous-mêmes. Jamais de la vie ! l'appétit vient en mangeant, et leur appétit n'a fait que grandir, parce qu'on les a laissés dévorer tout ce qu'ils ont voulu. Il est grand temps que le monde entier se lève pour leur crier : « Jusqu'ici, mais pas plus loin ! ». N'oubliez pas que le petit peuple des Lettons est à l'entrée de la grande Russie, par là même à l'entrée de l'Asie, et qu'il en tient pour ainsi dire la clef ; or, nous avons tout intérêt à ce qu'il y ait à la porte, non pas un garde-chiourme, mais un peuple libre et démocratique comme le nôtre.

Et puis, Mesdames et Messieurs, nous voulons faire entendre un cri de protestation et rappeler à ceux, qui l'oublieient décidément trop, le mot du général Moltke : « Il y a des impondérables, que l'on ne peut pas fouler aux pieds ; des impondérables dont il faut tenir compte, et dans la guerre, et dans la politique, et dans la diplomatie, et qui se retournent forcément, fatalement, tôt ou tard, contre ceux qui essaient de s'en passer momentanément ». Nous voudrions leur dire, que parmi les impondérables, il en est un qui est le plus important de tous : la justice, la justice, qui, malgré les apparences, est la plus grande force du monde et qui triomphera tôt ou tard. Et, je vois déjà ce triomphe, ce triomphe de la justice immanente, qui n'a jamais été foulée aux pieds impunément, dans ce grondement de tonnerre bien plus redoutable que le grondement des 420 et de tous les canons de la terre, qui s'appelle le grondement des consciences. Ah ! qu'ils y prennent garde ! elles sont toujours plus nombreuses les consciences qui protestent, à l'heure actuelle, contre ces accumulations d'iniquités dont le monde a plus qu'assez. Tout cela prouve que la

conscience humaine n'est pas morte, elle est encore là ; et je ne serais pas étonné que nous soyions à la veille d'un grand réveil des consciences, qui pourrait bien être l'aube des temps nouveaux qui approchent et après lesquels l'humanité soupire, celle du moins qui vibre et qui aime encore.

Oui, nous la ferons entendre la voix de protestation de la conscience contre toutes les injustices et nous réclamerons les droits de la justice pour ce petit peuple Letton, qui a le droit de vivre tout aussi bien que les grands empires, les grands royaumes ou les grandes républiques.

Enfin, je voudrais faire entendre, à ce petit peuple, le cri de l'espérance vivante. Ah ! oui, nous avons senti, ce soir, Mesdames et Messieurs, qu'il n'était pas mort, mais qu'il vivait, ce peuple ; et nous croyons, qu'un peuple qui veut vivre, c'est-à-dire un peuple qui a une âme, ne peut pas mourir, ne mourra certainement pas. Et nous voulons leur dire, à ces frères de Lettonie, qu'ils tiennent bon ; qu'ils résistent à tous ceux qui veulent les faire mourir ; qu'ils conservent dans les profondeurs de leur être leur vitalité spirituelle et morale ; et ils sont sûrs d'assister un jour, je voudrais dire : d'assister bientôt, au grand banquet de la société des nations où, nous, Suisses, nous réclamerons la réalisation de la devise chère à nos cœurs : « Un pour tous, tous pour un ».

Nous réclamons pour les petits, pour les Lettons, leur place au soleil comme pour les autres ; et nous voulons leur dire, à ces frères de Lettonie, qu'ils espèrent seulement ; ces temps approchent où enfin la justice, foulée aux pieds, triomphera et où l'humanité, mieux organisée, en ayant fini avec le temps des bêtes féroces, par l'avènement de la fraternité universelle, pourra vivre sous le soleil de Dieu, dans la liberté et dans la fraternité.

Nous vous invitons, chers concitoyens, à faire pour eux, pour les Lettons, et pour préparer cette société des nations, tout ce que vous pouvez. Vous donnerez largement à la collecte qui va se faire à la porte. Puis, lorsqu'on vous proposera peut-être, plus tard, de vous occuper de ces 5 à 600.000 Lettons, qui errent maintenant en Russie, ou que l'on vous demandera des sacrifices pour leurs écoles, par exemple, oh ! vous serez généreux, comme vous avez l'habitude de l'être, nous en sommes certains. Et, vous vous rappellerez, Mesdames et Messieurs, c'est par là que je termine, qu'ayant été nous-mêmes tellement privilégiés, nous avons le devoir, et ce devoir est un privilège, de penser à ceux qui n'ont pas eu ce privilège.

Nous étions, hier soir, réunis ici et nous applaudissions aux admirables films qui nous montraient la patrie suisse sous les armes, cette patrie, que nous aimons tant, chaque jour davantage, n'est-il pas vrai ? De tels spectacles seraient dangereux, s'ils nous poussaient à l'égoïsme ; ils sont au contraire bénis s'ils nous poussent à faire une place toujours plus grande et toujours plus large à tous ceux qui souffrent, aux petits peuples en particulier, comme le peuple letton. Alors, soyez tranquilles, Mesdames et Messieurs, la Suisse aura mérité de vivre puisqu'elle aura travaillé à l'avènement d'un monde nouveau et, en particulier, à la résurrection des patries, que des meurtriers voulaient faire mourir, mais qui vivront, puisqu'elles veulent vivre !

ASSEMBLÉE DE PROTESTATION CONTRE L'ASSERVISSEMENT ET L'ANÉANTISSEMENT DU PEUPLE LETTON

Lundi 4 mars 1918

RÉSOLUTION VOTÉE PAR L'ASSEMBLÉE

Les citoyens suisses, réunis en assemblée populaire, le 4 mars 1918, à Genève :

considérant l'occupation des provinces baltiques par les armées allemandes et le dessein, plus ou moins avoué par l'Allemagne, d'étendre définitivement son empire sur ces provinces ;

considérant les plans d'assimilation et d'absorption des populations autochtones, soit lettones, proclamées par toute la presse pangermaniste ;

considérant la volonté du peuple letton de rester libre, ou tout au moins autonome, dans le sein de la grande démocratie russe ;

considérant les souffrances de ce peuple à travers les âges et particulièrement depuis trois années ;

considérant son haut degré de culture, son héroïsme sur les champs de bataille, où les volontaires lettons se sont sacrifiés par milliers pour la grande œuvre de la liberté des peuples ;

considérant enfin l'importance de la Lettonie comme porte occidentale du monde russe et ses conséquences pour la paix du monde ;

protestent de toute leur âme, au nom du droit des petites nations, contre l'asservissement et l'anéantissement du peuple letton par l'Allemagne, maîtresse des provinces baltiques, et font appel aux gouvernements des puissances libérales pour que, conformément aux principes maintes fois proclamés par eux, ils veillent à satisfaire les vœux légitimes du peuple letton de Courlande, de Latgale et de Livonie.

Littérature sur la Lettonie

Une petite nationalité en souffrance : les Lettons. Les provinces baltiques et le pangermanisme prussien en Russie.

Par E. DOUMERGUE, doyen de la Faculté libre de théologie protestante, Montauban.

Librairie de « Foi et Vie », 48, rue de Lille, Paris.

Die Baltische Frage im Weltkriege und in der russischen Revolution

von FR. WEISS, im Auftrage der leitenden Instanzen der Sozialdemokratie Lettlands.

Promachus-Verlag, Bern-Belp, 1917. — Preis Fr. 1.—

Der Krieg und die Baltische Frage. Eine Informationsschrift zur Befreiung Kurlands.

Von F. ZEELEN (Zinis), Auslandskorrespondent der lettischen Zeitung « Jaunais Wahrs », Riga.

Verlag Jordi in Belp-Bern 1917. — Preis Fr. 0.30

Die Letten und ihre Latvija.

Eine lettische Stimme von J. TSCHAKSTE, Vorsitzender des Zentralausschusses für das Flüchtlingswesen Lettlands.

Trykerlet Progress, Stockholm, 1917.

AUTSRA OSOLIN, directrice des Lettischen Presse-Bureaus « Pro Lettonia ».

(Voir les publications du Bureau letton page 2 de la couverture).

Riga und die Dūna im Spiegel der lettischen Volksdichtung.

Von JULIUS WETZOSOL.

Verlag A. Franke, Bern, 1918.

BUREAU DE PRESSE LETTON, BERNE

CASE POSTALE 92 TRANSIT